

Chaque week-end, les premières pages d'un roman de la rentrée

«Tu n'as pas choisi d'être un pion, mais tu es un pion»

1. e4 c5

Un pion n'est jamais seulement un pion. Confiné sur un échiquier et limité dans ses mouvements par sa condition grégaire, il intègre un camp, il sert un roi, il obéit à une main. Derrière le pion blanc qui avance de deux cases pour ouvrir la partie – ce pion qui rêve d'atteindre le huitième rang pour se changer en dame et être la pièce qui mettra échec et mat, rompant ainsi avec son destin ciselé de pion – derrière ce pion blanc, donc, se tient un jeune homme dégingandé de 18 ans, élevé à Brooklyn, avec un air de Brooklyn et des allures de Brooklyn. Sa notoriété le précède: arrogant, génial, imprévisible. Obsessionnel, excentrique. Ambitieux. A ses côtés, près de l'échiquier, un petit drapeau à étoiles et rayures couronne une affiche sur laquelle sont inscrites en majuscules sept lettres: FISCHER.

Assis face à lui, un Espagnol trapu, la calvitie prononcée et une dentition d'après-guerre. Le regard par moments perdu, la bouche entrouverte. Le contraste est saisissant. L'attitude est indolente, parfois aboulique. Qu'il soit devant l'échiquier noir et blanc ou en train de répartir chaque jour le courrier entre les bureaux de poste gris de Ciempozuelos, il est comme ça, c'est dans sa nature. Il n'a que 31 ans, mais il semble déjà vieux. Son époque de gloire est loin derrière lui, et le temps, implacable, l'a délavé, dissipé, ne laissant qu'un halo, une ombre, un écho. Sans pitié. Sur la pancarte dépassant derrière le petit drapeau rouge et jaune avec son sinistre aigle noir imprimé au centre, cinq lettres forment un nom: POMAR. Mais il y a aussi un prénom ou plutôt un surnom, qui compte autant de lettres que de pions noirs alignés, avant qu'il n'avance le troisième en partant de la droite, dans un mouvement d'ouverture audacieux – une défense sicilienne devant le maître des Siciliennes –, un surnom qui le poursuivra jusqu'à la tombe: Arturito.

C'est le 10 février 1962 et le neuvième tour du tournoi interzonal de Stockholm, avec ses vingt-trois joueurs d'échecs s'abritant de l'hi-

Le 1^{er} mai 1960, Gary Powers avait décollé du Pakistan pour aller récolter des informations sur tout le territoire soviétique et devait atterrir, neuf heures plus tard, en Norvège. Mais les Soviétiques le détectèrent à mi-parcours et un missile russe explosa près de son avion, teignant d'orange le ciel et la cabine.

ver suédois dans la salle bien chauffée du restaurant Tre Kronor, a commencé. La partie qui se joue entre Fischer et Pomar ressemble à une partie de plus. Une de plus sur les 258 qui jalonnent ce tournoi éliminatoire avant le championnat du monde. Toutefois, une partie n'est jamais seulement une partie.

3. c3 d5

Deux mondes, et ce pont en fer au milieu, surélevé de milliers de rivets, sur des poutres arquées. La construction fait penser à un tube étroit: 128 mètres de long pour seulement 22 de large. Le pont de Gliencke est un très long couloir engagé sur ses côtés, avec un ciel ouvert qui commence à Berlin et se termine à Potsdam. Juste à la démarcation, là où un rêveur a mis une plaque sur laquelle on lit «Pont de l'Unité», une borne avec des barrières de chaque côté délimite la frontière entre l'Allemagne orientale et le Berlin occidental. Peut-être a-t-on là, avec les eaux de la rivière Havel passant sous la passerelle métallique, la représentation la plus concrète et la plus juste de la guerre froide. Une brise désagréable de février transperce le matin sur cette case clef de la Mitteleuropa.



LE PION PACO CERDÀ

Traduit de l'espagnol par Marielle Leroy
Editions la Contre Allée, 384 pp., 23.50 €. A paraître le 19 août.

Le tournoi d'échecs interzonal de Stockholm, en 1962, confirme le génie de Bobby Fischer. Il domine les joueurs soviétiques, lesquels régnaient depuis 1946 sur la discipline.

A la douzième place, il y a un Espagnol: Arturo Pomar Salamanca. C'est lui, premier grand maître de ce pays, dont la carrière se développe sous Franco, qui est avec Fischer, et avant lui, au cœur du livre de Paco Cerdà. C'est la chronique de ces deux vies qui, dans un monde où les hommes sont des pions manipulés par des forces et des Etats sanguinaires, aboutissent ici à la partie qui oppose les deux hommes: 77 chapitres, brefs, nets, denses, chacun titré,

dans l'ordre, par l'un des 77 coups de la partie. Fischer gagne et dit à Pomar: «Pauvre petit facteur.» Celui-ci est né, à Majorque, dans une famille pauvre. A 4 ans, il récitait les 335 vers d'un poème. Il fut vite reconnu comme prodige. Comment ce maître des pions, né en 1931, a-t-il vécu dans un pays qui a fait de lui un pion? Il y a bien d'autres pions, célèbres ou non, dans cette épopée minutieuse et tragique, celle du XX siècle. Leur échiquier est une prison. Ph.L.

Il reste huit minutes avant que ne sonnent 9 heures et il y a un pion de chaque côté du pont. C'est l'heure pour Francis Gary Powers. L'histoire en lettres majuscules est connue: l'avion espion U-2 est abattu en plein vol de reconnaissance photographique sur l'Union soviétique avec aux commandes Gary Powers, pilote de l'armée étasunienne, recruté par la CIA pour des missions secrètes. Ce 1^{er} mai 1960, Gary Powers avait décollé de Peshawar au Pakistan pour aller récolter des informations sur tout le territoire soviétique et devait atterrir, neuf heures plus tard, à Bodø, sur le littoral nord de la Norvège. Mais les Soviétiques le détectèrent à mi-parcours et un missile russe explosa près de son avion, teignant d'orange le ciel et la cabine, précipitant la tragédie. Gary Powers perd alors le contrôle de l'avion, saute dans le vide en parachute, tombe à Sverdlovsk. Des fermiers le découvrent, le font prisonnier et le livrent aux autorités. On emmène le pilote nord-américain à la prison de Lubianka, quartier général du KGB où il est placé à l'isolement, et pendant soixante et onze jours l'espion sera soumis à une série d'interrogatoires intenses visant à lui extorquer des renseignements. On lui fait un procès à Moscou. Debout, dans l'imposante salle des colonnes présidée par un énorme écusson communiste, entouré de Russes, les mâchoires serrées, le pilote – costume, cravate, chagrin sur le visage – se défend. Il se présente comme le fils d'une humble famille travailleuse, aussi éloignée du capitalisme que n'importe quel Soviétique.

Dans son avant-dernière incursion dans le journal, le 28 janvier 1962, il écrit: Les gens se retrouvent à lutter et mourir pour que les riches deviennent encore plus riches. Un jour, il y aura un peu de justice dans ce monde mais je suppose qu'avant cela beaucoup d'hommes mourront encore. Evidemment, les grandes industries sont si peu regardantes sur qui gagnera la guerre qu'elles en tirent toujours profit. Quelques paragraphes plus loin, Gary Powers, l'Américain, laisse une sorte de testament qui sonne comme un présage: de plus en plus de petits pays se tourneront vers l'Est, car de l'Ouest ils ne reçoivent que pauvreté. A elle seule, l'intervention des Etats-Unis aurait pu faire des merveilles pour unir les petites puissances à l'Occident si cela avait été fait correctement. Mais au lieu d'aider les gens, note-t-il, on a acheté le soutien des gouvernements de ces pays au détriment des conditions de vie de leurs peuples. Treize jours se sont écoulés depuis qu'il a écrit ces mots et maintenant Francis Gary Powers se trouve à l'extrémité du pont de Gliencke. La scène, mythique avec ou sans brume, le montre en train d'avancer en solitaire dans cet angoissant couloir d'acier, puis croiser Rudolf Abel, le colonel soviétique du KGB libéré par les Etats-Unis pour cet échange d'espions, essence même de la guerre froide qui a également permis, juste avant, la libération d'un étudiant américain au Checkpoint Charlie. L'un se dirige vers le rideau de fer, l'autre marche vers ce que l'on appelle le monde libre. Presque 200 pas. A quoi pense-t-il? A quoi pense dans un tel moment un pion déplacé, secoué par l'histoire? Un pauvre type de 32 ans, qui a grandi en Virginie, dans le petit village vert et montagneux de Pound, avec ses rivières et ses ruisseaux qui égaient le calme épais des lieux. Un village où tout le monde le connaît, lui, le garçon robuste qui a été se-couriste à la piscine, qui fait de la spéléologie, celui qui pêche, chasse et se perd dans les hautes Appalaches pour contempler les vallées feuillues d'un monde si petit et si répétitif, si petit et si répétitif... Un garçon qui, à 14 ans, a payé deux dollars et demi pour un vol court dans une fête aux alentours de Princeton et s'est fait attraper par les airs. Francis

Les cinq ou six pas nécessaires pour te défaire de ton pesant destin sont tout un monde quand l'échiquier n'est pas fait à la mesure de tes forces.

Gary Powers vient de Pound, avec son industrie minière qui salit tout, noircit et pollue, ce lieu dont il ne sortira que pour s'engager dans l'armée de l'air. Puis ce sera l'appel de la CIA, la mission secrète, et les conséquences d'un mauvais coup que d'autres ont pensé et exécuté pour lui.

Un pied devant l'autre sur ce pont de Gliencke. Oui, à quoi peut-on bien penser dans un si terrible moment? Sans doute à rien, ou tout au plus à comment ne pas ruiner ce dernier coup en cours. Mieux vaut cela que de penser à son mariage qui partira à vau-l'eau dans peu de temps, ou à sa réputation aux Etats-Unis ne fleurant pas précisément le parfum épique du héros militaire; mieux vaut cela que de penser au fait que, loin des premiers instants où Pound a été envahi par les journalistes en quête de l'histoire émouvante du pilote disparu en territoire soviétique, les choses vont changer et que l'ombre de la trahison, ou de la lâcheté, va planer sur lui pour toujours. C'est ainsi que le *Sunday Herald Tribune* interroge: pourquoi, sachant que ni lui ni le U-2 ne devaient tomber entre des mains hostiles, ne s'était-il pas immolé avec l'avion? Pourquoi Powers n'a-t-il pas utilisé la capsule avec le poison qu'il tenait dans la main ou même le pistolet qu'il avait en sa possession? La revue *Newsday* lui refuse le droit d'encasser rétroactivement son salaire correspondant à la période d'emprisonnement. Notre recommandation serait de le lui refuser, dit un édito de la revue. Il a été engagé pour s'acquitter d'une tâche et il a échoué. Il a laissé derrière lui son U-2, pratiquement sans dommages, et les Rouges ont pu en faire une copie améliorée. Dans ces circonstances, lui accorder un salaire rétroactif serait ridicule. Il a la chance d'être rentré. Tout élément qu'il pourrait apporter concernant les Russes sera bien reçu. Mais lui, ce n'est pas un héros et il ne doit pas être considéré comme tel. Il est tout à fait normal que soit écartée l'idée d'une invitation à la Maison Blanche pour y rencontrer le président Kennedy, soutient le journal. Le pion qui avance sur le pont berlinois, avec

Rudolf Abel déjà dans son dos – deux mondes si identiques dans leur différence – ne connaît pas encore les contours de la solitude qui l'attend après les trois semaines d'interrogatoire de la CIA, la comparaison devant le Sénat, et la réception festive dans son comté de Wise: musique des orchestres scolaires, médaille de citoyenneté, 800 habitants heureux. Francis ne peut deviner, même confusément, ce que sera vivre avec ce soupçon de lâcheté, de désertion, de trahison, qui plane et ne se dissipe jamais quand on demande à un pion le sacrifice final – la capsule, le cyanure, lutter et mourir – pour le bien de son camp, et qu'il ne l'a pas fait. Et supporter la prison à 8000 kilomètres de chez soi, la souffrance d'un mariage rompu, la perte de son emploi, l'angoisse existentielle, la peur dans la solitude, non, tout cela n'est pas suffisant.

4. b5 + d7

Un pion. Seulement un pion. Avec le regard de ton roi sur ta nuque. Avec ce dédain souterrain de l'aristocratie de ton camp. L'insignifiance d'une babiole, une bagatelle, inscrite dans les gènes. Avec le vertige de l'abîme à tes pieds et un environnement hostile; tu n'es pas né avec des filets et des parapets. Conscient que le besogneux – allez, creuse une tranchée, aplanis le terrain, ouvre un passage, sois un pionnier – est le premier à tomber dans les marges de l'histoire. Sachant que les cinq ou six pas nécessaires pour te défaire de ton pesant destin sont tout un monde quand l'échiquier n'est pas fait à la mesure de tes forces, quand les règles te condamnent au rang de pion, quand les dangers sont à l'affût, démultipliés par les inégalités d'une origine vicieuse. Tu n'as pas choisi d'être un pion. Mais tu es un pion. Le sacrifice est pour toi la devise imposée, le blason que personne ne rendra éphémère. Le récit du bien commun ourdi par la hiérarchie a besoin de toi. On ne lésinera pas sur les ornements et tout le tralala: épopées, drapeaux, hymnes, décorations posthumes. Pourtant, dès que se sera tu le dernier applaudissement du dernier assistant du grand spectacle et que la fumée des salves lancées en ton honneur sera dispersée dans un ciel que cette nuit obscurcirra, comme toujours, dans l'attente d'un jour nouveau – et c'est ainsi qu'avance le monde, ainsi que se remplit une vie qui n'a pas d'autre prétention que celle d'être une vie –, toi, tu resteras remis aux oubliettes. Tu n'auras été qu'un pion, rien d'autre. Et la partie, que maintenant tu découvres comme n'étant pas la tienne, continuera.

LE WEEK-END PROCHAIN
SA PRÉFÈRE de SARAH JOLLIEN-FARDEL